

## **BOOK REVIEWS / COMPTES-RENDUS / RECENZII**

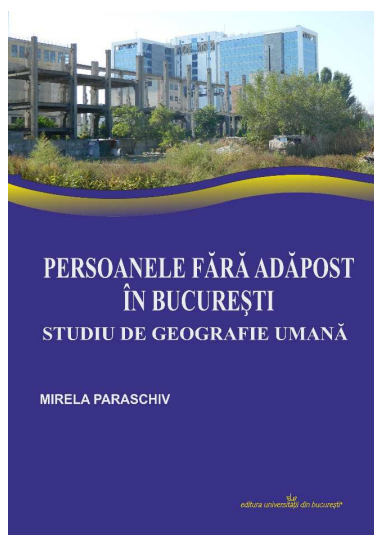
MIRELA PARASCHIV, *Persoanele fără adăpost în București. Studiu de geografie umană / „The homeless in Bucharest. A human geography study”*, Editura Universității din București / Bucharest University Publishing House, 2016, 275 p.

Dans le contexte de la croissance mondiale de la population, l'ONU estime que le numéro de bidonvillois va augmenter à 3 milliards, d'ici 2050. Un phénomène qui alarme les gouvernements car la pauvreté est un facteur qui entraîne de nombreux changements dans la stratigraphie de la société toute entière.

L'une des difficultés majeures dans la lutte contre la pauvreté est sa relativité. L'auteur le dit très bien : la pauvreté « est influencée par le standard général de vie de la collectivité » (p. 26). Avec d'autres mots et en grandes lignes, une personne est considérée pauvre si elle ne peut pas se procurer les biens matériels et les services comme les autres conationaux. Comme le niveau de vie diffère dans chaque pays, résulte que la notion de *pauvreté* ne se situe pas dans une marge pécuniaire unanime reconnue. Par exemple, un individu considéré pauvre en Suisse avec un revenu mensuel de 1000 euros est certainement riche avec le même montant en Arménie. Également, cette notion n'est pas figée, ayant un champ d'action assez large : une personne peut être atteinte par une pauvreté modère, sévère ou même extrême.

La première préoccupation pour les pauvres appartient à Marx et Engels, au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle. Puis, à la fin du même siècle, un réformateur anglais nommé Charles Booth observe que la pauvreté est relative et il introduit la notion de « seuil de pauvreté » (poverty line). Dans le XX<sup>ème</sup> siècle on voit apparaître les véritables études sur cette notion. On remarque cependant sa relativité et les nombreuses questions qui en viennent. Plus récemment, j'ai observé que l'appellatif d' « enfant pauvre » est considéré racial. Aujourd'hui, on préfère la notion d' « enfant dépourvu matériel ». Dans la même perspective et moins dure, la notion d' « inégalité » remplace de plus en plus celui de « pauvreté ».

L'étude de Mirela Paraschiv recense les sans-abris bucarestois. Il s'agit d'un travail consistant et excellentement référencié. C'est la seule étude sur ce sujet pour la capitale de la Roumanie, c'est-à-dire une première. Les sociologues doivent utiliser ces données pour révéler la relation entre ces pauvres et la société toute entière, ce que Georg Simmel appelle « la relationnelle » (dans l'ouvrage *Les Pauvres* – 1907).



Je noterai un autre point de vue. Le français Henri Mendras écrivait en 1988 que la France a fait une grosse avance concernant « la moyennisation » de la société dans la dernière décennie. Cela signifiait que la société a progressée et une fois avec cela on pousse la responsabilité de la pauvreté vers chaque individu. Autrement dit, les sans-abris sont-ils pauvres à cause de l'organisation sociale déficitaire qui traduit une différence des chances or ils en sont parce que à cause de leurs faiblesses personnelles ?

Certes, tous les gouvernements déclins leur responsabilités est soutiennent la deuxième cause. Mais en réalité, on doit tenir aussi compte du proverbe qui dit que « la pauvreté n'est pas vice », personne ne souhaite de devenir pauvre et en effet, comme on démontre bien des chercheurs, la sociologie de la pauvreté est toujours politique. L'auteur souligne très pertinemment le fait que le changement du régime politique en 1989, suivi par une « période de transition » jamais accomplie, est l'une des causes qui a favorisé l'essor des sans-abris bucarestois. Si avant la Révolution, le régime encadrait, dans une telle ou telle manière, les sans-abris, après la chute du communisme ils ont été abandonnés. Ainsi qu'aujourd'hui on peut voir sur les rues de Bucarest deux générations des sans-abris : parents et enfants.

Un ultime point de vue. Subjectif cette fois. Dans toutes les photos présentées par l'auteur (nombreuses et pertinemment choisies) on voit les sans-abris bucarestois habitant directement sur les rues ou dans quelques ruines. Qui connais Paris, peut confirmer que les sans-abris parisiens « campent » toujours dans les tentes. O peut dire que cette pratique et « une mode » dans la capitale de la France. Sans parler qu'une telle image n'est pas si frappante que celles du présent livre, voilà une différence de la notion de pauvreté.

*PhD. DANIEL IOSIF*  
*Faculty of Geography, University of Bucharest*